

très glorieux de servir les vengeances d'un gouverneur du Bourbonnais.

L'important était de surprendre Châteaumorand. Dans sa plainte, Diane dit avec assez de vraisemblance que les la Guiche avaient le dessein de soustraire et de détruire, dans les archives du château, les titres qui prouvaient son droit de justice sur Lalière. En tout cas, M. de Saint-Geran et M. de Chitain n'ignoraient pas qu'Honoré d'Urfé était à la Cour, et cette circonstance aurait dû les détourner de ce qu'on pouvait regarder comme une lâcheté contre une femme.

Du reste cette lâcheté ne réussit pas.

Le soir du 7 novembre, une partie de la bande arriva autour de Châteaumorand ; mais comme il était grand'nuit, elle trouva le château fermé. Il fallait donc user de ruse pour entrer dans la place. Sept ou huit hommes à cheval se détachèrent, et se présentèrent à la porte de la basse-cour, se donnant pour M. de Givry et M. de Banassat, parents de Diane, et même essayant de contrefaire leur voix. Le concierge faillit ouvrir. Cependant cette visite inopinée et tardive parut suspecte. On monta sur le ravelin de la porte, et on découvrit la fourbe. Tous ceux qui dans le château étaient en état de porter une arme coururent à leurs épées et à leurs arquebuses ; mais c'était bien inutile. Nos gaillards durent se contenter de quelques gausseries : « Voilà de bons paysans là-dedans, qui causent bien. Madame de Motte-Creuse a-t-elle soupé ? Elle est au fruit ? Ah ! très bien. Dites-lui que nous arrangerons si bien ses terres qu'elle ne sera plus tantôt que Madame de Place-Vide ? » Ils se retirèrent dans le fossé et sous le colombier ; d'autres descendirent au jardin, abattirent la charpente d'un berceau, et en firent un grand feu. Pour tuer le temps et faute de mieux, ils tiraient des coups de pistolet aux fenêtres où ils voyaient de la lumière.